Le leader mondial des stimulateurs cardiaques en quête de miniaturisation

A Tolochenaz, Medtronic entend produire et développer les pièces les plus complexes. Et profiter de l'expérience industrielle suisse en matière de miniaturisation.

Là où d'autres auraient renoncé face aux obstacles d'un franc trop fort, d'une main-d'œuvre onéreuse, d'un coût de la vie trop élevé et de la situation d'isolement de la Suisse, Medtronic y a vu plus d'avantages que d'inconvénients. Si Barry Wilson, président de la société pour l'Europe, l'Afrique et le Moyen-Orient insiste sur le fait que le choix d'un site découle de tout un ensemble de critères, les facilités fiscales accordées par le canton et la proximité des centres de recherches et de formation ont pesé lourdement dans la balance. Medtronic n'a pas pour autant découvert la Suisse du jour au lendemain. Depuis le milieu des années 70, elle dispose d'un bureau de vente à Zurich, alors qu'elle collabore depuis plusieurs années avec le service de médecine cardiaque du CHUV tout comme avec l'EPFL, où l'on attend beaucoup d'une collaboration intensifiée (lire ci-dessous).

La première place

Le marché phare de la société américaine est pour l'heure celui des stimulateurs cardiaques. Près de la moitié de son chiffre d'affaires, 1,74 milliard de dollars en 1994 (dont 600 millions en Europe) en découle. Avec une part de 50% du marché mondial et 60% du marché suisse, Medtronic y occupe de loin la première place. Devant Sulzer par exemple, dont le département médical produit lui aussi des stimulateurs cardiaques. Outre ce domaine particulier, Medtronic développe des systèmes de contrôle du rythme cardiaque, des prothèses valvulaires, du matériel cardiopulmonaire. A Tolochenaz, la société entend produire des éléments de très haute valeur ajoutée. En outre, elle entend y poursuivre ses recherches en matière de miniaturisation.

«Nous comptons beaucoup sur l'expérience industrielle des Suisses en matière de micro-électronique pour miniaturiser nos équipements médicaux»: Barry Wilson rêve d'un diffuseur de médicaments qui pourrait par exemple s'implanter dans le cerveau. Aujourd'hui, les patients dont les affections impliquent des prises de médicaments régulières peuvent se faire greffer une «boîte» à fleur de peau, au niveau du ventre ou sous l'épaule. Les médicaments sont injectés dans un réservoir qui les diffuse par intervalles et en quantité programmables. Ce principe, Medtronic aimerait l'appliquer à des interventions plus sensibles, dans le cerveau par exemple. Le problème est que la «boîte» mesure encore plusieurs centimètres de diamètre. La réalisation de cet infuseur de médicaments représenterait un progrès significatif dans le traitement des maladies de Parkinson ou d'Alzheimer, «tout en ouvrant les portes d'un marché considérable».



ARC

Président de Medtronic pour l'Europe, l'Afrique et le Moyen-Orient, Barry Wilson installera dès 1997 ses quartiers à Tolochenaz.

Un succès de la promotion économique

La venue en terre vaudoise de la société américaine peut sans conteste être considérée comme un succès de la promotion économique: les acteurs ont joué de toutes les facilités envisageables, dont celles prévues dans le cadre de l'arrêté Bonny, qui s'applique depuis peu à la région morgienne. Sans oublier les «excellentes garanties» accordées en matière de permis de travail pour étrangers. Pour la région, au-delà des quelque 200 postes de travail à pourvoir à terme, «chiffre qui pourrait rapidement progresser», estime Barry Wilson. La venue d'une entreprise de pointe qui investit massivement dans la recherche pourrait s'avérer une véritable aubaine pour les chercheurs universitaires.

Roland Ecoffey

L'EPFL se frotte les mains

Au mois de mai 1995, alors que les dirigeants de Medtronic rencontrent les autorités politiques et académiques vaudoises à Lausanne, les responsables de l'Ecole polytechnique fédérale (EPFL) proposent soudain un changement dans l'ordre du jour prévu par le Conseil d'Etat. Et si on allait faire un tour sur le terrain, c'est à dire à l'EPFL? Les Américains s'enthousiasment et l'on organise une visite guidée.

On ne concluera pas que c'est grâce à la seule énergie des dirigeants du «poly» que le géant US vient s'installer au bord du Léman. Notons cependant qu'une fois de plus, l'EPFL a montré une détermination à faire valoir ses atouts plutôt rare dans les académies helvétiques.

De fait, l'Ecole polytechnique a de quoi se réjouir. Actuellement, l'un de ses laboratoires, celui de traitement des signaux, collabore déjà avec les équipes de la société américaine. But: mettre au point une prévention efficace des problèmes cardiaques au moyen d'une détection des signaux.

Le prochain enjeu relève du génie médical. L'unité qui s'en occupe est déjà à la pointe en matière de collaboration avec les médecins, par le biais des programmes de recherche CHUV-EPFL. On y travaille notamment sur l'hypertension, «un sujet qui a dû faire «tilt» chez Medtronic», précise Jean-Jacques Meister, responsable du laboratoire de génie médical de l'EPFL. Il touche en effet aux problèmes cardiovasculaires, sur lesquels se penchent une vingtaine de personnes entre l'hôpital et l'Ecole polytechnique.

Pourtant, les dirigeants de l'EPFL jouent la carte de la force tranquille, et pour cause: on ne connaît pas encore la personne qui supervisera la recherche au sein de Medtronic. Partant, on ignore quelles seront les modalités d'une collaboration entre la société et l'Ecole. Des recherches par mandat? «Je préférerais une collaboration sur plusieurs années, sur le modèle de ce que nous faisons avec certaines grandes entreprises suisses», lance Jean-Jacques Meister.

A la direction de l'EPFL, on aborde donc les perspectives de collaboration avec calme. Jean-Jacques Paltenghi, responsable de la planification, affirme modestement: «Je ne pense pas que Medtronic ait fait dans le détail. Leur choix est stratégique.»

Nicolas Dufour